

« Ceux qui font les révolutions à moitié
n'ont fait que creuser un tombeau. »

Antoine-Louis de Saint-Just

Lorsque j'entrepris de traduire Alessandro Manzoni et Ippolito Nievo, je ne m'étais pas soucié de mes prédécesseurs réels, ou possibles, parce que les grandes œuvres peuvent bien avoir plusieurs traducteurs. Mais Garibaldi, par sa brève préface, montre qu'il connaît parfaitement ses propres limites en matière littéraire : *Clelia* est un manifeste militant sous la forme d'un feuilleton populaire. Comme je trouvais à cette œuvre une beauté brute, qui atteint à la perfection dans quelques passages oratoires ou particulièrement passionnés, et une actualité singulière et secrète dans cela même qui semble à première vue nous en séparer et nous en éloigner davantage, je me suis aussitôt inquiété cette fois d'avoir été, ou non, précédé.

Ce que j'ai trouvé me laissait le champ libre. Une horreur anonyme, sous un titre maladroit, ridicule, impropre : « Le gouvernement du moine », édité à Paris en 1873 par E. Ledentu ; pleine de libertés absurdes dans le détail, mais d'une servilité littérale qui calque partout un texte souvent maladroit lui-même, qu'il fallait surtout alléger et quelquefois recomposer. Surtout, des impropriétés caractéristiques d'un traducteur de langue maternelle italienne, qui maîtrise honorablement le français, mais souvent inapte à distinguer les faux amis dans le vocabulaire : probablement le travail d'un propagandiste garibaldien zélé, qui profitait des passions que le « Général » provoquait et venait encore d'exacerber en France par son intervention dans la guerre franco-prussienne de 1870-71, et le soutien passionné de Victor Hugo.

J'étais donc libre de rêver que Garibaldi m'eût amicalement confié son texte, comme à Alexandre Dumas celui de ses Mémoires jusqu'en 1860, ainsi que son récit de l'expédition des Mille de la même année, qui furent aussitôt retraduits en italien. J'étais libre d'essayer d'être aussi agréable et élégant que Dumas, de renforcer quelques procédés évidemment empruntés à Eugène Sue, mais à la condition de rester parfaitement fidèle à l'auteur : Dumas avait pris en effet de telles libertés, que Garibaldi, qui cependant lui garda son amitié et le récompensa au centuple ¹, crut bon de reprendre lui-même le récit de l'expédition des Mille, en achevant ses mémoires en 1872, retiré sur son île de Caprera ; et d'en détacher le récit de l'expédition, qui fut publié à Turin dès 1873, sous le titre *Les mille (I Mille)*. Ma propre liberté s'est par conséquent limitée à supprimer les mots répétés ou inutiles, à rendre la syntaxe plus nerveuse et plus élégante, à canaliser un trop-plein de vie et de passion qui par endroits suffoque et trépigne (effet de la seule difficulté d'essayer de ne pas écrire comme il parle, chez un homme qui ne sait pas faire autre chose ; mais par ailleurs parfaitement calme, posé, et maître de soi, dans la vie et l'action), pour irriguer plus également de cette vie puissante tout le texte, l'assouplir, le délier ; et je n'ai pas hésité, quand l'essentiel a été dit, à tailler à une certaine mesure des redites anticléricales ou politiques quelque peu maniaques. Mais il n'y a pas de génie sans une certaine manie.

Qu'était-ce donc que ce génie ? Quelque chose d'analogue, dans l'ordre de l'action, au génie littéraire et poétique d'Ippolito Nievo, l'un des écrivains les plus précoces et les plus brillants du Risorgimento, et qui fut d'ailleurs très cher à Garibaldi, puisque Nievo, après huit ans d'engagement littéraire, s'enrôla comme volontaire en chemise rouge, pour devenir, tout naturellement et dans la plus parfaite abnégation de soi, un des lieutenants, intendants, et amis intimes du Général, ne reprenant sa plume que pour se faire l'avocat de l'intégrité garibaldienne, avant de mourir en 1861, à vingt-neuf ans, dans un naufrage très certainement provoqué ², Benedetto Croce a défini cette sorte de génie comme « une conception philosophique conquise d'un seul élan, ou comme on dit par sentiment (...), mais en réalité par un acte rapide de la pensée qui pourra dans la suite se développer en longue chaîne de raisonnements (...), ou bien alors demeurer dans cet état primitif involuté, qui peut remplir et

satisfaisaire aussi bien l'âme. C'est de la sorte que d'habitude elle demeure chez des hommes qui par penchant poétique ou pratique ont peu de disposition et de patience à la discipline des concepts ; c'est ainsi qu'elle demeura chez Nievo, qui s'en fit un solide point d'appui, et qui en prose, comme en vers, la développa ou la défendit moins qu'il ne la signifia sous beaucoup de formes, et la circonstancia en l'éclairant selon ses divers aspects »³. « Penchant pratique » : le mot est dit, qui permet de transposer cette définition et de l'appliquer exactement au génie militaire et politique de notre figure *transhistorique* de « Général en chef » (*imperator*), de « Solitaire », d'« Homme du peuple », de « Dictateur temporaire » en Sicile, et qui agit et combat de toutes les façons, par toutes les voies et quelquefois les plus paradoxales, indifférent à toutes les idéologies et doctrines en « isme », pour la régénération de sa patrie selon une seule et grande idée, qu'il a saisie en effet « d'un seul élan », et que voici, parfaitement définie par le plus éminent d'entre les grands supporteurs français de Garibaldi, les Dumas, les Georges Sand, les Victor Hugo : Jules Michelet⁴.

« Tant que les questions fondamentales restent éludées, il n'y a nul progrès à espérer, ni religieux, ni social. Le monde attend une foi, pour se remettre à marcher, à respirer, à vivre. Mais jamais dans le faux, dans la ruse, dans les traités du mensonge, ne peut commencer la foi. »

Michelet, Introduction à *L'Histoire de la Révolution française*

Cette question fondamentale d'une nouvelle foi, posée depuis les précurseurs de la Révolution française, procédait alors presque entièrement de ce qu'on appela, de 1848 jusqu'aux accords du Latran de 1929, « la question romaine ». Les plus lucides des patriotes italiens, qui avaient lu Rousseau, considéraient généralement que :

« Ce que les païens avaient craint est arrivé : (...) les humbles chrétiens ont changé de langage, et bientôt on a vu ce prétendu royaume de l'autre monde devenir sous un chef visible le plus violent despotisme dans celui-ci.

Cependant, comme il y a toujours eu un Prince et des lois civiles, il a résulté de cette double puissance un perpétuel conflit de juridiction, qui a rendu toute bonne politique impossible dans les États chrétiens ».

Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social*, IV, 8 : De la religion civile.

Et ils se rappelaient cette pensée de Machiavel :

« L'Église est trop faible pour unir l'Italie, et assez forte pour l'empêcher de s'unir ».

Pour bien comprendre comment la « question Romaine » se présentait en cette année 1867, qui forme « l'unité de temps » de *Clelia*, il faut la reprendre de beaucoup plus haut.

Les États de l'Église, qui occupaient toute l'Italie centrale jusqu'aux confins vénitiens au Nord-est, étaient le résultat d'un long travail d'influence et d'usurpation (fondé au VIII^e siècle sur de fausses donations de Constantin imaginées à l'Abbaye de Saint-Denis pour appuyer la politique carolingienne), qui déchira toute l'Italie et l'Europe, et y laissa des traces très profondes. En 1809, Napoléon 1^{er} avait là –comme ailleurs– très radicalement assaini la situation et aboli ces États, faisant de leur versant adriatique le sud du Royaume d'Italie du vice-roi Eugène de Beauharnais, et de leur versant tyrrhénien, divers départements de l'Empire français, dont Rome devenait en quelque sorte la seconde capitale. Se fondant sur bien des témoignages, Ippolito Nievo écrit un peu avant 1860, dans *Les confessions d'un Italien* :

« Si les choses eussent continué ainsi une vingtaine d'années, nous nous serions habitués à revivre, et la vie intellectuelle se fût éveillée de la matière, comme chez les malades qui guérissent »

Après 1815, le Congrès de Vienne, dominé par Metternich, reconstitue l'État pontifical, dans une Italie dont toutes les divisions pré-napoléoniennes étaient quasiment rétablies, avec les anciennes familles régnantes, sous la prépondérance de l'Autriche, qui restaure ainsi sa propre domination sur la Lombardie en lui adjoignant de force la Vénétie pour former le royaume lombard-vénitien.

Dès 1820-21, la résistance patriotique prend forme sous le couvert de la mystérieuse société secrète de la Charbonnerie (Carboneria), et se renforce par l'exemple des révolutions françaises de 1830 et de 1848. En 1831, Giuseppe Mazzini, un jeune Génois très cultivé, auteur d'une Philosophie de la musique, charbonnier (carbonaro) depuis 1827, qui avait étudié les lettres et la philosophie, la médecine, le droit, médité sur l'échec des mouvements de 1830, sut unir et transmuier la Charbonnerie italienne en un parti clandestin, l'association « Jeune Italie », munie d'un journal du même nom et d'un programme insurrectionnel précis qui se résume en quelques mots : « Faire l'Italie indépendante, unie, et républicaine ».

Giuseppe Garibaldi, un jeune Génois de Nice, d'une famille de petits armateurs, que ses parents destinaient au séminaire, mais qui préféra la profession de marin ; aventurier, en grande partie autodidacte, médiocre écrivain en prose, mais poète à ses heures (il imitait fort bien la manière, peu facile, d'Ugo Foscolo), et sur toute chose poète de l'action, l'avait rejoint à la « Jeune Italie » en 1833.

S'ils eurent ensuite de sérieuses divergences, en vertu de leurs génies contraires – esprit de système et de « prophétie » chez Mazzini, qui fit de lui, dit Benedetto Croce « en tant que précurseur, un personnage nécessairement anachronique, inefficace dans la politique du présent » ; souplesse désinvolte, adresse à se plier aux circonstances chez Garibaldi, sens éminent de ce que Croce appelle « l'improvisation de l'histoire »⁶, mais aussi, absence totale de vues que l'on appellerait aujourd'hui « géopolitiques »⁷ –, ils communiaient dans une nouvelle foi, que le premier a su profondément exprimer dans deux traités courts et denses : *Foi et avenir*, de 1835, et *Des devoirs de l'homme*, de 1860. Ligures l'un et l'autre, et non pas Piémontais ni Savoyards, nés tous deux sur les bords de cette Mer Tyrrhénienne qui va du golfe de Gènes jusqu'à l'ancienne Grande Grèce, ils s'accordaient parfaitement sur une certaine idée de Dieu. Celle-ci tenait beaucoup moins du théisme des Lumières françaises, dont procédait l'illuminisme milanais des Verri et des Beccaria, que de l'illuminisme napolitain resté ancré, en dépit de tout, on le voit chez Vincenzo Cuoco⁸, dans l'humanisme de la Renaissance, dans l'« antique sagesse de l'Italie » redécouverte par Vico – et par Michelet un siècle après, qui traduisit lui-même Vico en français ; et l'on pourrait montrer que cette idée du divin rejoint, dans la Charbonnerie, le rapprochement que l'Irlandais John Toland, traducteur de Giordano Bruno et auteur du *Pantheisticon* (1720), avait opéré entre le néo-platonisme de la Renaissance et la vieille initiation celtique des charbonniers et travailleurs de la forêt⁹. Introduite de la France à l'époque de la descente de Bonaparte, et de la République cisalpine, la Charbonnerie prit d'abord dans le Royaume de Naples et dans le midi, depuis l'éphémère République Parthénopéenne de 1799 et sa répression, et lorsque Joachim Murat fut roi de Naples (1808-1815). Dès lors elle se répandit partout en Italie. Nous allons découvrir dans *Clelia* toute l'importance du symbolisme de la forêt et des chênes, allié au symbole des souterrains, qui montre que le franc maçon Garibaldi était avant toute chose et essentiellement charbonnier. La vivante inspiration *charbonnière*, où se fondirent en Italie l'héritage de la grande Grèce et celui encore plus secret des forêts et des landes gauloises et bretonnes, ne doit jamais être confondue, en dépit d'un ralliement extérieur, avec la superfétation, si ce n'est l'imposture, de l'idée devenue mécaniste et conventionnelle d'un « Grand architecte de l'Univers » : le feu couve toujours sous la cendre (v. la note 136 du roman).

« Dieu existe. – écrivait Mazzini, – nous ne pouvons ni ne devons vous le prouver ; le tenter nous semblerait un blasphème, comme le nier une folie ; **Dieu existe, parce que nous existons** ; Dieu vit dans notre conscience, dans la conscience de l'humanité, dans l'univers qui nous entoure. Notre conscience l'invoque dans les moments les plus solennels de douleur et de joie. L'humanité a pu transformer, corrompre son saint nom, jamais le supprimer. L'univers le manifeste par l'ordre, par l'harmonie, par l'intelligence de ses mouvements et de ses lois. », *Des devoirs de l'homme*, II. (*Passage souligné par le préfacier, Y.B*)

Mazzini a d'ailleurs très bien vu les limites de la religion jacobine des droits de l'homme, l'essence individualiste de leur dogme :

« La Révolution [française], consciente de ses propres forces et souveraine par droit de

conquête, dédaigna de prouver au monde ses propres origines, son propre lien avec le passé. Elle affirma, elle nia. (...) Ce furent des ruines infinies. Mais du milieu de ces ruines, entre toutes ces négations, une immense affirmation surgissait : la créature de Dieu, prête à opérer, rayonnante de puissance et de volonté : l'«*ecce homo*» répété après dix-huit siècles de souffrances et de luttes, non de la voix du martyr, mais sur l'autel élevé à la victoire par la révolution : - le Droit, foi individuelle, enracinée à jamais dans le monde.

Est-ce là ce que nous cherchions ? L'homme devra-t-il, lui en qui vit une activité progressive, se reposer, comme un esclave émancipé, sur les lauriers de sa liberté solitaire ? Ne lui reste-t-il pas, pour accomplir sa propre mission sur la terre, tout un travail de déductions, de conséquences à tirer et à traduire dans la sphère des faits, de conquêtes à se garantir par un ordre nouveau ? (...)

Puisque l'homme (...) a brisé une forme religieuse envieux, qui emprisonnait son activité et lui contestait son indépendance, n'aurions-nous plus un lien nouveau de fraternité commune ? Plus de religion ? Plus de conception d'une loi générale et providentielle reconnue et acceptée ?

Non, Dieu éternel ! Ta parole n'est pas parfaite ; ta pensée, pensée du monde, ne s'est pas tout entière dévoilée. Elle continue de créer et créera pour de longs siècles inaccessibles au calcul humain. (...) Les religions s'éteignent. L'esprit humain les abandonne, comme le voyageur les feux qui l'ont réchauffé dans la nuit, et cherche d'autres soleils. Mais la Religion reste : la pensée est immortelle et survit aux formes, et renaît de ses propres cendres... »

Foi et avenir, V.

La coopération à l'ordre divin et à l'harmonie universelle est donc le premier des «*devoirs de l'homme*», et celui qui fonde tous les autres. Cette religion nouvelle, recherchée par Saint-Just, morte-née dans le Culte de la déesse Raison, est selon Michelet celle-là même que la Révolution française, entravée dès juillet 1790, ne put atteindre, qui l'aurait fondée solidement, et selon laquelle ce que l'on appelle Providence est sur toute chose l'«*architecte du monde des nations*» (Vico). Mazzini et Garibaldi eurent certes bien des divergences d'ordre stratégique, mais ils partageaient cette foi, laquelle n'a rien à voir à ce que l'on appellera «*nationalisme*», qui n'est qu'idéologie. Lorsque l'un et l'autre envisagent une Europe unifiée ou vont jusqu'à rêver d'un monde pacifié, ils l'entendent selon un principe fédératif, qui reconnaît pleinement toutes les nations selon leur souveraineté et leurs différences. Mazzini considérait qu'«*à l'Italie régénérée, puissante, et respectée, soustraite à l'influence de la France qui a achevé sa tâche par l'affirmation des droits, incombe désormais la mission de décréter depuis Rome une unité plus vaste, qui démontre par l'association une harmonie des droits et des devoirs, qui appelle les peuples opprimés à la conquête de leur identité, et amorce la coexistence pacifique des États nationaux dans l'Europe et dans le monde.*»¹⁰ On trouvera un écho de cette pensée dans *Clelia*.

Après la chute de Metternich en 1848, cette année du «*Printemps des peuples*» avait vu les prémices éclatantes de la reprise de l'unification italienne si avancée par Napoléon Ier. Venise et Milan s'étaient soulevées les premières ; du 18 au 22 mars, les «*cinq journées*» de l'insurrection Milanaise chassèrent de la cité la garnison autrichienne commandée par Radetzky, tandis que Venise se soulevait seule, héroïquement, contre l'Empire Autrichien, et fondait le 23 mars 1848 une République dirigée par Daniele Manin, et qui sut résister jusqu'au 22 août de l'année suivante, malgré le blocus qui l'affamait. À Rome, après des mois d'agitation mazzinienne, et la fuite de Pie IX qui fut comparé à Louis XVI la République romaine et la déchéance de la royauté du pape furent proclamées le 9 février 1849 ; Mazzini en était le principal triumvir, et Garibaldi le chef militaire.

La République romaine fut écrasée le 4 juillet par les troupes françaises du général Oudinot, envoyé par Louis Napoléon Bonaparte, alors président de la Deuxième République française, et qui préparait son coup d'État en s'appuyant sur le Parti de l'ordre, en majorité catholique. L'État pontifical fut aussitôt restauré, et les troupes françaises demeurèrent à Rome pour soutenir la faible armée du Pape, en vertu du jeu ambigu du Prince-président français, devenu Napoléon III, décidé à appuyer l'unification de l'Italie tout en ménageant à l'intérieur la

contre-révolution catholique. Après que la Compagnie de Jésus, qui se relevait en France depuis 1830, eut fait troubler ses cours, Michelet écrit *Des Jésuites*, dont il caractérise l'opération dans l'Église et la société européenne depuis le Concile de Trente comme une mutation paradoxalement très moderne du christianisme :

« L'esprit de police mis dans les choses de Dieu », « Pour faire ces choses monstrueuses, il faut un art monstrueux (...) le machinisme moral. (...) L'art de tenir les hommes ensemble, et pourtant dans l'isolement ; unis pour l'action, désunis de cœur ; concourant au même but, tout en se faisant la guerre ».

Prophétiquement, Michelet e décelé dans le jésuitisme une matrice de la société bourgeoise et industrielle moderne. Il qualifie cette opération d'« œuvre de mort » ; Garibaldi, bien qu'il s'aperçoive de cette réalité plus naïvement et dans une société plus archaïque, parle de « *nécromancie* ».

L'Unité italienne s'accomplit irréversiblement, poussée ou dirigée par des hommes aussi brillants, en dépit de leurs oppositions profondes, que le roi Victor Emmanuel II de Piémont-Sardaigne, le comte Cavour, Mazzini, et Garibaldi. Parallèlement, deux foyers de réaction délétères et de contre-révolution subsistent, qui infectent toujours le nouveau Royaume d'Italie proclamé le 17 mars 1861 : l'État pontifical, amputé par un plébiscite de ses deux provinces sur l'Adriatique, mais couvrant encore tout le Latium ; et la Vénétie, encore occupée par l'Autriche. Rome fut proclamée capitale, mais le décret royal appuyé par le parlement resta lettre morte. Le 15 septembre 1864, une convention franco-italienne décida le départ des troupes françaises de Rome dans les deux ans, et, par une lamentable demi-mesure, le transfert de la capitale de Turin à Florence. Napoléon III s'exécuta ; mais depuis 1860, le pape recrutait des mercenaires, ces « zouaves pontificaux », où s'enrôlaient des contre-révolutionnaires de toute l'Europe, entre lesquels de nombreux légitimistes français. Quant à la Vénétie, à l'exception des provinces de Trente et de Trieste, elle ne revint à l'Italie que par la défaite autrichienne de Sadowa, en juillet 1866, devant la Prusse alliée au nouveau Royaume d'Italie. D'où l'importance symbolique de l'épisode vénitien de *Clelia*.

Clelia est l'histoire romancée et symbolisée de la dernière tentative garibaldienne de 1867 pour opérer chirurgicalement ce « chancre sur le corps de l'Italie » (v. l'épilogue de *Clelia*), le reste des États de l'Église, et imposer militairement à Victor Emmanuel d'exécuter le transfert de la capitale à Rome. C'était son troisième essai.

La première fois, il avait compté achever par une marche triomphale de Naples sur Rome l'expédition des Mille de 1860 dans les Deux-Siciles, qui eût fait tomber les Bourbons de Naples, où Garibaldi accueillit solennellement Victor Emmanuel. Le roi, fidèle à la politique attentiste de Cavour, et sous la pression française, l'en dissuada.

En 1862, Garibaldi avait tenté une nouvelle marche sur Rome, en partant de la Calabre, où ses troupes rencontrèrent l'armée régulière à Aspromonte. Il fut gravement blessé et arrêté. Mais on le relâchait toujours, parce que Victor Emmanuel II, indifférent à son loyalisme, prétendait en privé « qu'il l'avait dans sa poche ».

Dans sa dernière expédition de 1867, Garibaldi ne reçut pas le soutien des Mazziniani, qui avaient sans doute conjecturé plus lucidement le caractère inéluctable de ce que Garibaldi appelle à la fin de son feuilleton « les deux trahisons » des gouvernements Rattazi et Ricasoli, et qu'il résume dans l'épilogue. Cette fois-ci, il n'avait pu prendre la tête des conjurés. En résidence surveillée dans son îlot de Caprera, où des soldats le gardaient, après que le gouvernement Rattazi l'eut fait arrêter pour un appel à la libération de Rome lancé de Genève, il s'était clandestinement évadé la nuit, couché au fond d'une petite barque. Ses partisans, qui l'attendaient dans Rome et à l'entour, furent en effet privés par le gouvernement, comme il le montre à la fin de *Clelia*, des armes envoyées par les comités garibaldiens de l'étranger (Victor Hugo notamment s'y employait de Guernesey) ; la seconde partie de *Clelia* suit assez fidèlement cette tentative avortée d'insurrection du dedans et du dehors de Rome. L'épisode le plus symbolique en est celui de la filature du Trastevere sur la Lungara, très grossi, afin qu'y figure la classe ouvrière, et d'y placer le symbole de la fuite des survivants par un souterrain qui s'enfonce sous le fleuve. Débarqué à Livourne le 19 octobre, Garibaldi put réunir 7 000

Chemises Rouges et arriver en vue de Rome le 24, le jour même de la fin de l'insurrection malheureuse. Par la prodigieuse souplesse de leurs mouvements et de furieuses charges à la baïonnette, les chemises rouges renversent la situation aux environs de Rome, dont ils nettoient les mercenaires papalins, et ils s'apprentent à libérer la capitale pour la remettre solennellement à Victor Emmanuel, comme Naples en 1860 ; mais ils ont été prévenus par le gouvernement Rattazi, qui avec l'approbation du roi a demandé le retour des Français. Débarqué à Civitavecchia, le contingent commandé par le général de Failly, appuyé et guidé par les Zouaves pontificaux, fait l'essai sur les chemises rouges des nouveaux fusils Chassepot, et le Chassepot « fait merveille » : la situation est retournée ; Garibaldi et les siens sont repoussés jusqu'à Mentana à une lieue au nord-est de Rome et écrasés le 3 novembre :

« ...Vicaire de celui qui tendait l'autre joue,
À cette heure, ô semeur des pardons infinis,
Ce qui plaît à ton cœur et ce que tu bénis
Sur notre sombre terre où l'âme humaine lutte,
C'est un fusil tuant douze hommes par minute !
Jules deux reparaît sous sa mitre de fer.
La papauté féroce avoue enfin l'enfer... »

Victor Hugo
(MENTANA, *Élégie dédiée à Garibaldi*).

Les Français se gardent de poursuivre Garibaldi, trop célèbre et populaire dans le monde entier. Le rebelle est arrêté près de Florence par les carabinieri italiens. Il sort de prison trois semaines plus tard pour être assigné à résidence sur son île de Caprera.

D'où le loisir forcé qui donna le jour à deux romans historiques : *Clelia*, écrit en 1868-69, hâtivement édité à Milan en 1870, et *Le volontaire Cantoni*, (Il volontario Cantoni), écrit en 1870. « Le Volontaire », est une histoire romancée de la République romaine de 1848-49. Ce roman ne parut qu'en 1909 ; il est plus rigoureusement historique que *Clelia*, mieux écrit, mais beaucoup moins chargé de symboles et de poésie. J'ai moi-même divisé *Clelia* en livres et parties, selon la logique du récit. .

YVES BRANCA, le 27 janvier 2009.

1) Victorieux en 1860 (v. la note 83 de *Clelia*), Garibaldi fit nommer Dumas Directeur des Beaux Arts à Naples, chargé plus particulièrement des Fouilles de Pompéi. Dumas ne se résout à rentrer en France qu'en 1864.

2) Voir ma biographie *La vie, l'œuvre, et les amours extraordinaires d'Ippolito Nievo*, sur le site Internet *L'Esprit européen*.

Trois romans d'Ippolito Nievo sont désormais traduits en Français :

L'anti - aphrodisiaque pour l'amour platonique, traduction de Muriel Gallot, Éditions Ombres, 1995.

Les Confessions d'un italien, traduction de Michel Orcel, préface de Mario Fusco, Éditions Fayard, 2006.

Un ange de bonté, Traduction, préface et notes d'Yves Branca, Éditions Zoé, collection Les Classiques du monde, 2008.

Quant à ma traduction du roman *Les fiancés* d'Alessandro Manzoni (Ed. de 1842), à laquelle je fais allusion dans la première ligne de cette préface, elle est parue dans la collection Folio classique de Gallimard, en 1995. Elle est depuis réimprimée très régulièrement.

3) Benedetto Croce : *Ippolito Nievo*, essai de 1911.

4) Dans son essai de 1871, *La France devant l'Europe*, Michelet dit de Garibaldi : « Il y a un héros en Europe. Un. Je n'en connais pas deux. Toute sa vie est une légende ».

5) Politie : décalque du mot grec *politeia*, trouvé par Rousseau chez d'anciens traducteurs d'Aristote qui ont préféré ce mot à « république » ou « gouvernement constitutionnel », pour désigner un régime constitutionnel agissant dans le sens de l'intérêt commun. Originellement, *politeia* désigne en grec la qualité et le droit de citoyen, et les régimes politiques dans lesquels les individus sont des citoyens.

6) Ces jugements de Benedetto Croce sur Mazzini et Garibaldi se trouvent dans *Storia d'Europa nel secolo decimonono*, éd. déf. : 1953 (*Histoire de l'Europe au XIXe siècle*, Gallimard, Idées, 1959, traduction de H. Bedarida).

7) Alors que Mazzini et certains Mazziniens démontrent une connaissance très profonde de l'Europe (Mazzini trace de la condition des travailleurs anglais un tableau presque aussi noir que celui de Friedrich Engels, et une véritable pensée géopolitique avant la lettre apparaît chez lui, et surtout dans l'œuvre historique, politique et journalistique du sympathisant mazzinien Ippolito Nievo, qui a profondément médité les desseins continentaux de Napoléon 1^{er}, le rôle de la thalassocratie anglaise, son jeu en Europe, et atteint, dans son essai sur la Russie, à la notion du *heartland* eurasien), Garibaldi est étranger à ces conceptions, mais pour deux raisons, qui n'en font qu'une : ce que j'appellerais son archaïsme, qui est d'un caractère antique, homérique. Son sentiment de la terre et de la mer est aussi « naïf » que celui d'Ulysse. Quand il ne navigue ou ne se bat point, il se retire sur son îlot de Caprera qui, malgré sa rudesse granitique, est son « hortus amœnus », où avec les siens et quelques amis il cultive et élève ce qui peut y vivre dans le vent, entre les rochers. Son amour de l'Amérique, il l'avait montré dans son premier exil sud-américain, est avant tout celui d'un aventurier assez semblable aux coureurs des bois français du Canada. Fêté à New York lors d'un second exil, il n'acceptera aucun subside américain et vivra de son travail d'ouvrier dans la fabrique de chandelles d'un compatriote. Ce qu'il admire sur toute chose chez les Anglais, on le verra, ce sont les qualités de courage, de force, et de santé que confère à une grande partie de l'aristocratie et du peuple son éducation maritime ; il ne voit que cela, il ne regarde pas le peuple alcoolique, tuberculeux, et affamé des fabriques.

Mais en 1864, lorsqu'il rencontre à Londres les révolutionnaires européens et italiens exilés, et surveillés, dont Mazzini, s'il est fêté par les libéraux et quelques dames anglaises un peu hystériques de l'aristocratie, il se prête si peu au jeu du gouvernement anglais que ses fréquentations, et la teneur de ses discours enflammés pour la cause italienne, indisposent la

reine Victoria, Disraeli, et les conservateurs, autant que Napoléon III et Victor Emmanuel II, qui font pression sur les autorités anglaises pour qu'il soit expulsé. Mais, considérant qu'il a fait son devoir, Garibaldi quitte l'Angleterre de lui-même, discrètement.

8) Vincenzo Cuoco (1770-1823), juriste, économiste, et philosophe napolitain, est surtout connu pour son très riche *Essai historique sur la Révolution napolitaine de 1799*, écrit en exil à Paris et à Milan, et dans lequel la tentative de République parthénopéenne, dont il fut lui-même l'un des organisateurs, est critiquée comme ce que l'on appellerait aujourd'hui une « exportation de la démocratie ». C'est dans cette critique même que Gramsci trouva le concept de « révolution passive ». À la fin de ces années d'exil, V. Cuoco écrit un roman historique épistolaire qu'il présente comme la relation, traduite du grec ancien, d'un long dialogue entre Platon et son disciple Cléobule voyageant dans la Grande Grèce, et qui célèbre une antique « Italie pythagoricienne » comme le lieu d'une mythique sagesse originaire. L'influence des idées de Vico sur « l'antique sagesse des peuples italiques », et de l'école vichienne des « réformistes napolitains » (Pagano, Genovesi, Filangieri) y tempère et réajuste une idée du politique qui demeure machiavélique. Ce livre fut publié en 1806, l'année même où Cuoco rentre à Naples que gouverne alors Joseph Bonaparte, qui lui confie des charges considérables : conseiller à la Cour de cassation, puis directeur du Trésor. Cuoco deviendra ensuite un des conseillers les plus importants de Joachim Murat, pour lequel il écrivit un *Projet d'organisation de l'Instruction publique au Royaume de Naples*, avant d'être nommé Chef du Conseil provincial de Molise. La restauration bourbonnienne de 1816 le frappe de désespoir ; dès lors il ne fait que languir, pour mourir, à Naples même, en 1823.

9) Voir les ouvrages et articles de Régis Blanchet, parus aux Éditions du Prieuré, et dans la revue *Le jardin des Dragons* ; notamment : *Résurgences de la maçonnerie du bois*, 1997. Une traduction du *Pantheisticon* de John Toland vient d'être rééditée aux Éditions du Bord de l'eau.

Sur les origines de l'illuminisme napolitain, on lira avec profit l'essai sur Vico de Michelelet, qui préfaçait sa traduction des œuvres principales de Giambattista Vico, que Paul Viallaneix a raison d'appeler son « chef d'œuvre d'apprentissage », et la préface de Bruno Pinchard à la réédition en poche par Garnier-Flammarion d'une de ces traductions de Michelelet : *De l'antique sagesse de l'Italie*.

10) Alfonso Scirocco, *L'Italie du Risorgimento* (L'Italia del Risorgimento), Società editrice Il Mulino, Bologne, 1990, chap. VII : « Les démocrates et l'initiative révolutionnaire ».

Préface de garibaldi

1° Rappeler à l'Italie tous ces hommes valeureux qui laissèrent la vie pour elle sur les champs de bataille. – Parce que si beaucoup sont connus – les plus importants, peut-être – beaucoup, toutefois, sont inconnus. – Voilà à quoi je me suis attaché, comme à un devoir sacré.

2° M'entretenir avec la jeunesse italienne – sur les hauts faits qu'elle a accomplis et sur la dette sacrée d'accomplir le reste – en montrant bien, par la connaissance du vrai, les turpitudes et les trahisons des gouvernements et des prêtres.

3° Enfin, pouvoir vivre un peu de mon gain.

Voilà les motifs qui m'ont poussé à faire l'homme de lettres, dans un temps vide que m'ont laissé les circonstances et où j'ai cru qu'il valait mieux : ne rien faire, que de faire mal les choses.

Dans mes écrits, je ne parlerai presque exclusivement que des morts. – Des vivants, le moins possible, pour me tenir au vieil adage : On juge mieux les hommes après leur mort.

Comme je suis fatigué de la réalité de la vie, j'ai jugé bon moi aussi d'adopter le genre du roman historique.

De ce qui appartient à l'histoire, je crois avoir été un interprète fidèle, – autant, du moins, qu'il est possible de l'être, puisqu'en ce qui concerne les choses de la guerre, on sait combien il est difficile de pouvoir les raconter avec exactitude.

Pour ce qui est de la partie romanesque – si elle n'était pas ornée par l'historique, dans laquelle je me crois compétent, et par l'avantage de démasquer les vices et les ignominies du cléricisme – je n'aurais pas osé ennuyer le public, au siècle où les Manzoni, les Guerrazi* et les Victor Hugo écrivent des romans.

Giuseppe Garibaldi.

* V. la fin de la note 99 de *Clelia*.

Première partie

Livre 1



Jacques Stella, Clélie passant le Tibre (Détail), vers 1645. (Musée du Louvre).

Comme elle était belle, la perle du *Trastevere* !¹ Les tresses brunes, très épaisses – et les yeux ! Leur éclat frappait comme la foudre celui qui osait la fixer. – À seize ans, son maintien était majestueux comme celui d'une Dame de la Rome antique. Oh ! En Clelia, Raphaël aurait trouvé toutes les grâces de sa vierge idéale, avec la virile robustesse de l'héroïne du même nom², qui se précipite dans le Tibre pour s'échapper du camp de Porsenna.

Oui ! Comme elle était belle Clelia ! Et qui pouvait la contempler sans sentir le brûler dans son âme la vive flamme qui sortait de ses yeux ?

Mais comment les serpents de la cité sainte, dont les limiers cherchaient pâture pour les désirs lascifs de leurs maîtres par tous les plus vils artifices de la corruption, auraient ils pu ne pas savoir qu'un tel trésor était dans les murs de Rome ?

Les Éminences le savaient, et l'une d'entre elles convoitait depuis quelque temps cette beauté qui descendait des vieux Quirites³.

« Va, Gianni – disait un jour le cardinal Procopio, factotum et favori de Sa Sainteté – va m'acquérir cette gemme à n'importe quel prix, je ne peux plus vivre si la Clelia n'est pas à moi. Il n'y a qu'elle qui peut soulager mon ennui et égayer l'existence stupide que je traîne au flanc de ce vieil imbécile⁴ ».

Ce Gianni baissa jusqu'à terre son nez de renard avec un laconique – « Oui, Excellence », et sans plus de façons, partit à son infâme mission.

Mais sur Clelia veillait Attilio, son ami d'enfance, garçon de vingt ans, robuste artiste, courageux représentant de la jeunesse romaine, non celle, efféminée, qui s'adonne à la

dissipation tout en se pliant à la servitude, mais celle dont sortit autrefois l'âme de ces légions devant lesquelles la phalange macédonienne reculait.

Attilio, que ses compagnons d'études appelaient l'Antinoüs romain ⁵ pour la beauté de sa personne, aimait la belle Clelia de cet amour, pour qui les risques de la vie sont des jeux, le péril de mort une aventure. La demeure de Clelia était dans la rue qui de la *Lungara* ⁶ conduit au Janicule, et non loin de la fontaine Montorio. Clelia était d'une famille d'artistes qui travaillent le marbre, profession qui permet à Rome de vivre dans une certaine indépendance – si l'indépendance peut exister là où les prêtres ont le pouvoir.

Son père, déjà proche de la cinquantaine, était un homme d'une constitution solide, à la vigueur entretenue par une vie laborieuse et sobre. Sa mère était aussi d'une saine complexion, mais délicate. Elle avait un cœur d'ange, et ne faisait pas seulement les délices de sa famille : tous ses voisins l'adoraient.

On disait que Clelia unissait aux traits de sa mère la robuste et majestueuse dignité de son père. On savait que dans cette sainte famille tous s'adoraient.

Et voilà qu'autour de ce bonheur, rôdait le vil commis d'un prélat, le soir du 8 février 1867 ⁷.

Il était déjà sur le seuil de l'honnête disciple de Phidias, qui ne s'en était pas aperçu, parce qu'il lui montrait le dos ; mais à la vue de ces mains hâlées, de ces bras nerveux, Gianni fut saisi d'un tel frisson, qu'il recula involontairement jusqu'à l'autre côté de la rue ⁸, croyant déjà sentir pleuvoir sur lui une fureur de coups de poings ou de bâton.

Mais quand l'artiste se tourna vers la porte, le malandrin vit un air de bienveillance sur sa physionomie virile ; il fut réconforté, retrouva son audace, et revint sur la porte.

« Bonsoir, m'sieur Manlio » – commença le messenger de malheur d'une voix de fausset. – « Bonsoir » – répondit l'artiste, qui examinait un ciseau qu'il avait dans une main, et se souciait peu de la présence d'un individu qui appartenait à ses yeux à cette race nombreuse d'esclaves prostitués, que le prêtre a substituée dans Rome à celle, si forte, des Quirites.

« Bonsoir » – répétait Gianni d'une voix faible et timide ; quand il vit que Manlio levait finalement les yeux vers lui : « Son Éminence le cardinal Procopio – ajouta-t-il – me charge de dire à Monsieur qu'il désire deux petites statues de saints pour orner l'entrée de son oratoire ».

« Et de quelle taille, ces statues ? » – répondit Manlio.

« Je crois qu'il vaudrait mieux que Monsieur vînt au palais pour s'entendre avec Son Éminence. »

Le bon artiste fit la moue, signe clair que la proposition lui allait peu, mais comment peut-on vivre à Rome sans dépendre des prêtres ?

Parmi les malices jésuitiques des tonsurés, il y a celle de se donner comme protecteurs des beaux arts ; et ils ont fait si bien, que les plus grands génies de l'Italie prirent pour sujet de leurs chefs-d'œuvre les fables du prêtre et les ont de la sorte rendues sacrées au respect et à l'admiration des multitudes.

Faire la moue n'est pas dire non, et vraiment il fallait vivre et faire vivre décentement deux personnes, pour lesquelles Manlio aurait donné cent fois sa vie. « J'irai » – répondit-il sèchement après un moment de réflexion. Et Gianni prit congé avec une profonde révérence.

« Le premier pas est fait » – murmurait à part soi le mercure de l'Éminentissime, « et à présent il faut chercher un poste d'observation et de refuge pour Chiffon ». Ce Chiffon, le lecteur doit savoir que c'était le subordonné de Gianni, auquel le cardinal Procopio confiait le second rôle dans ces sortes d'affaires.

Gianni entreprenait maintenant de trouver pour Chiffon quelque chambre à louer, d'où l'atelier de Manlio fût bien en vue. C'était facile. Dans cette partie de la capitale du monde, l'affluence n'est pas considérable, puisque les prêtres, qui ont tant soin pour eux-mêmes du bien matériel, ne pensent pour ce qui est des autres qu'au bien spirituel. Le siècle d'à présent est un peu positif, il se soucie du *tant pour cent* plus que de la gloire du Paradis, et c'est pour cela que Rome, par manque d'industrie et de commerces, demeure exsangue et peu habitée ⁹.

Or donc, Gianni, après avoir loué une chambre, comme nous l'avons dit, s'en retournait au logis en chantonnant et sans nul poids sur la conscience, assuré qu'il était de l'absolution que les prêtres ne refusent jamais pour les ribauderies commises à leur service.



Ettore Roesler Franz : un coin disparu du Trastevere : le parvis de Santa Bonosa (vers 1880).

En face de l'atelier de Manlio, il y en avait un autre, celui où travaillait Attilio. De ses fenêtres il avait pu voir Clelia ; et c'est ainsi qu'il s'était mis à brûler pour elle d'un sentiment sublime. La beauté de Clelia prévalait à celle des plus charmantes demoiselles de Rome ; peut-être qu'elle paraissait hautaine et peu curieuse d'amour, mais quand un œil féminin s'était arrêté une seule fois dans ceux de notre Attilio et avait considéré sa belle personne, si dur et si armé d'acier que fut son cœur, cette femme ne pouvait qu'être émue d'admiration et de sympathie.

Entre eux, un regard échangé comme un éclair avait suffi pour fixer à jamais leur destinée.

Désormais, Attilio avait son sanctuaire devant l'atelier où il passait ses journées presque entières ; il regardait souvent une fenêtre du premier étage où Clelia travaillait avec sa mère, et d'où la lumière électrique de ses yeux rencontrait presque de concert celle de ceux de son bien-aimé.

Or ce soir-là, Attilio avait observé le manège du scélérat, il avait reconnu en lui le complice de quelque gros bonnet, et cette reculade, cette hésitation, cette allure peu assurée, son regard pénétrant les avait trouvées d'instinct de mauvais augure pour le sort de la jeune fille. C'est que le peu d'élus qui forment le peuple de Rome sait ce qu'on peut attendre des *soixante-douze*¹⁰ qui sont d'autant plus corrompus et lascifs qu'ils sont riches et puissants : ils n'ont égard à la beauté et à l'innocence que pour les profaner.

Gianni n'avait pas fait cent pas en descendant vers la *Lungara* que notre ami était déjà sur ses pas, le suivant de l'air distrait de qui n'a rien à faire et s'arrête à contempler toutes les curiosités qu'il découvre à la devanture des boutiques et aux façades des temples et des monuments dont s'orne, en quelque endroit qu'on s'y promène, la merveilleuse métropole du monde.

Attilio le suivait, avec le pressentiment de suivre un ribaud, un suppôt de l'infamie, dont le but fût celui de perdre la femme qu'il aimait. Il le suivait en tâtant le manche d'un coutelas, dissimulé sur sa poitrine. Quel pressentiment affreux ! L'aspect d'un inconnu aperçu pour la première fois, un seul instant, et d'un inconnu vulgaire, avait éveillé dans cette âme de feu la soif d'un sang où il se serait trempé avec une volupté sauvage.

Il tâta et retâta ce poignard : arme prohibée, arme Italienne que l'étranger condamne, comme si la baïonnette ou le cimenterre qu'il a trempés tant de fois dans du sang innocent étaient des armes plus nobles qu'un coutelas plongé dans le cœur d'un assassin, planté dans celui d'un tyran.

Ce Gianni, Attilio le vit entrer dans la maison où il loua la chambre pour Chiffon, et puis il le vit se diriger vers l'entrée du superbe palais Corsini, où habitait son maître, et s'y engager. « Il s'agit donc de Don Procopio - dit à part soi notre héros - Don Procopio ! Le favori, le plus dissolu de cette bande qui règne sur Rome » ; et il suivit son chemin, absorbé dans ses pensées.